

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuuu pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

IV. — LE RETOUR.

Le lendemain matin, au point du jour, David Kerulaz se rendit chez le grand-prévôt et, grâce à l'attestation que Varin lui avait donnée, il obtint la liberté immédiate de son malheureux frère.

cédant à l'émotion, il l'embrassa cordialement en le nommant son fils.

Quant à Marthe, nous renoncrons à décrire les transports de sa joie tendre et naïve.

Elle joignit les mains pour remercier Dieu, puis, inclinant sa



Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en lui tendant cordialement la main.

Mais comme il craignait un peu les suites de cette aventure — et on verra que l'événement ne justifia que trop ses appréhensions, — le Chasseur de bisons fit partir immédiatement son frère pour Montréal, afin de le soustraire à la vengeance que l'indignant pourrait exercer contre lui, au moment où il découvrirait la supercherie dont il avait été victime.

Dès que Pierre Kerulaz fut mis en liberté, David courut tout joyeux à la ferme du père Dervieux.

Il lui montra l'attestation signée par l'intendant Varin, et il apprit la délivrance de son frère, mais sans lui dire, bien entendu, par quel stratagème il avait obtenu cet heureux résultat.

Le vieux paysan lui serra vigoureusement les mains, puis,

tête un peu pâlie sur la robuste épaule de son fiancé, elle murmura avec un doux sourire :

— Oh ! David, comme j'avais raison d'avoir confiance en vous.

Il fut convenu que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu la semaine suivante. Le Chasseur de bisons resta quelque temps à la ferme, assis sur un banc de pierre à côté de Marthe. Ils se parlaient à voix basse, la main dans la main, et faisaient joyeusement de beaux projets d'avenir...

En quittant la ferme du père Dervieux, le Chasseur de bisons se dirigea de nouveau vers Québec. Il se rendit chez M. de Montcalm, auquel il avait hâte d'annoncer les événements si intéressants pour lui, qui s'étaient passés depuis la veille.

Il attendit quelques instants, car le général avait en ce moment une conférence avec M. de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, et avec les principaux officiers de l'armée.

Enfin on l'introduisit dans une petite pièce assez sombre et il aperçut M. de Montcalm, assis derrière une table et le front penché sur des cartes tracées à la main, qu'il étudiait attentivement.

Il releva la tête lorsque David fut près de lui ; le Chasseur de bisons remarqua alors avec une douloureuse surprise que les traits du général paraissaient pâlis et altérés.

— Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en tendant cordialement la main au chasseur. Eh ! vive Dieu ! tu parais plus gai et plus dispos qu'il y a trois jours !... Je parie que tu vas te marier ?

— En effet, monsieur le marquis, dit David en souriant, mon mariage aura lieu dans quelques jours, je l'espère.

— A merveille. Et ton frère ?

— Il est en liberté.

— Bon !... ainsi tu as eu raison de Varin ?

Le Chasseur de bisons se mit à rire doucement, tourmenta quelque temps son bonnet de loutre, puis, relevant son clair regard sur le général :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, vous m'avez engagé à faire tomber l'intendant dans un piège et à obtenir de lui par ruse ce que je ne pouvais avoir autrement... Je crois que le piège que jo lui ai tendu était assez bon.

Et il raconta aussitôt au général la fable qu'il avait inventée touchant son grand-père le trappeur ; il lui dit comment il avait caché dans la grotte, au fond d'un coffre contenant de vieux habits, une bourse d'anciennes monnaies qu'un juif de Québec lui avait changées contre ses mille écus, comment la pince soignée d'avance s'était brisée au moment décisif, comment enfin Varin s'était engagé non-seulement à rendre la liberté à son frère, mais encore à restituer à la caisse de l'intendance les dix-huit mille livres qu'il y avait soustraites.

Ce récit amusa beaucoup le général et le dernier trait surtout lui parut délicieux. Puis, redevenant sérieux tout d'un coup :

— Tout cela est fort bien, David, dit-il, mais tu sais que l'intendant Varin est puissant, et lorsqu'il découvrira que tu t'es joué de lui, il se vengera peut-être cruellement.

David haussa les épaules avec insouciance.

— L'essentiel, dit-il, c'est que mon pauvre frère est libre et que j'épouserai Marthe... Ah ! monsieur le marquis, poursuivit-il avec un peu d'embarras, si j'osais vous rappeler certaine promesse que vous avez daigné me faire, il y a quelque temps...

— Je m'en souviens fort bien ! s'écria M. de Montcalm avec gaieté. Je t'ai promis d'être ton témoin, mon brave David, et je serais fâché de ne pas tenir ma parole !

— Ah ! monsieur le marquis, murmura le Chasseur de bisons, un tel honneur...

— David, dit Montcalm d'un ton grave, je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour l'armée et pour moi, et je serai très-heureux de te donner ce témoignage de mon estime et de mon affection, puisque, ajouta-t-il en souriant, ma pauvreté et ta délicatesse m'empêche de te récompenser d'une autre façon... Je regrette seulement, continua le marquis, que notre bon père André ne soit pas ici pour bénir ton mariage... Qu'est-il devenu, le pauvre homme ?... Il a disparu tout à coup du camp il y a six semaines ; j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur...

Au moment où le marquis de Montcalm achevait ces mots,

la porte s'ouvrit brusquement et une belle voix sonore s'écria :

— Salut à vous, ô noble fils de Mars !...

— Le père André ! s'écrièrent à la fois M. de Montcalm et le Chasseur de bisons.

— Lui-même, dit le missionnaire en s'avancant les mains tendues vers le général, qu'il pressa contre sa robuste poitrine... Bonjour, David ! ajouta-t-il en secouant vigoureusement la main du Chasseur de bisons... Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! père André, je parlais justement de vous à David et je lui faisais part de mes inquiétudes à votre endroit.

— Ah ! nous avons eu des aventures que je vous raconterai quelque jour, mon général, des aventures extraordinaires !...

— Comment ! « nous ? » Avec qui étiez-vous donc ?

— Avec M. d'Arramonde... un brave jeune homme, mon général, qui justifie bien le renom d'entraîné et de courage de nos Gascons !...

— Ah ! père André, je suis heureux que vous me rappeliez ces jeunes gens... j'ai eu tant à faire depuis mon arrivée ici que je n'ai guère eu le loisir de penser à eux... Vous les avez vus aux prises avec les Anglais ?...

— Oui, mon général.

— M. de Saint-Preux était dans une fâcheuse position quand David est venu me demander pour lui un secours... Malheureusement, je n'ai pu le lui envoyer.

— Il s'est tiré d'affaire néanmoins, et glorieusement, je vous en réponds... grâce à M. d'Arramonde.

— Bon ! alors ils ne sont plus brouillés ?

— Ils se sont embrassés sur le champ de bataille, après une affaire où ils s'étaient conduits en héros.

Le marquis de Montcalm sourit :

— Tenez, père André, dit-il, j'ai une heure à dépenser avant le conseil ; racontez-moi donc vos aventures.

— Bien volontiers, mon cher général.

Et le missionnaire commença aussitôt le récit de ce qui lui était arrivé depuis le jour où, entraîné par son humeur aventureuse, il avait suivi le petit détachement conduit par Jean d'Arramonde. La rencontre des Delaware, les dangers qu'il avait courus lorsque fait prisonnier par les sauvages, il avait été attaché au poteau de torture avec Jean d'Arramonde et Ouinnipeg, leur délivrance inespérée, l'attaque des Anglais qui assiégeaient le fort Sainte-Anne, leur défaite et leur complet massacre, il raconta tout avec sa verve et son entraînement habituels.

M. de Montcalm l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini :

— Je vous félicite, père André, dit-il, d'être revenu sain et sauf après avoir couru de tels dangers.

Puis, après une pause :

— Décidément, ces deux jeunes gens sont braves et hardis. Je remercie Dieu qui leur a permis de sortir heureusement de cette première épreuve. Ils pourront encore me rendre de bons services. Sont-ils revenus avec vous ?

— Oui, mon général... Et tenez, ajouta-t-il, en prêtant l'oreille, je crois précisément reconnaître certaine voix qui parle haut dans votre antichambre.

— David, dit M. de Montcalm en souriant, veuillez ouvrir cette porte.

La porte étant grande ouverte, on put apercevoir, dans le corridor un peu sombre, qui précédait la pièce où se tenait le général, un jeune homme au teint animé, à l'œil ardent, qui gesticulait avec force et semblait vouloir passer sur le corps de l'officier de service.

— Allons ! allons ! monsieur d'Arramonde, dit Montcalm qui s'avança en souriant, nous ne sommes pas à Versailles et je ne suis pas Sa Majesté... Entrez donc et soyez le bienvenu !

L'officier de service s'effaça et Jean d'Arramonde, s'ottant précipitamment à la main son chapeau qu'il gardait campé cavalièrement sur le coin de l'oreille, vint saluer respectueusement le général en chef.

Saint-Preux, qui marchait derrière son irascible compagnon, semblait avoir peine à tenir son sérieux. Il fallut la présence de M. de Montcalm pour réprimer l'accès de gaieté que venait de lui causer le nouvel emportement de Jean d'Arramonde.

— Messieurs, dit le général avec cet air de dignité gracieuse et bienveillante qu'il savait si bien prendre, je vous remercie, au nom du roi, de ce que vous avez fait pour défendre le fort Sainte-Anne... Vous vous êtes bravement comportés et je saurai signaler votre conduite à Sa Majesté... Mais votre zèle et votre courage me mettent dans un singulier embarras... Je ne sais, en vérité, lequel de vous deux a mérité d'être proclamé vainqueur dans cette première épreuve.

— Mon général, s'écria Saint-Preux avec élan, il n'y a plus de rivalité entre nous !... Nous vous remercions de nous avoir fait comprendre que devant les ennemis du roi on doit s'unir et s'aimer...

Et il tendit la main à Jean d'Arramonde, qui répondit à son étreinte en s'écriant gaiement :

— Palsambleu ! mon général, un d'Arramonde n'a jamais donné la main à son ennemi avant le combat, mais après, c'est différent !... Et je puis dire, sans flatterie, que nous nous sommes bien battus !

Tandis que David Kerulaz s'avavanait vers Saint-Preux et le félicitait d'être si heureusement sorti du mauvais pas où il l'avait laissé :

— Père André, dit M. de Montcalm au missionnaire, je vous annonce une bonne nouvelle... Notre brave Chasseur de bisons épouse dans quelques jours une belle et honnête fille de Sillery.

— En vérité ? dit le père André dont le visage rayonna... Ah ! mon cher David, puissiez-vous avoir des enfants qui vous ressemblent !... Je veux bénir votre mariage.

— Et moi, je veux être son témoin... si les Anglais me le permettent, acheva le marquis de Montcalm avec un soupir.

— Ah ! père André, ah ! mon général ! s'écria David tout tremblant de joie, je suis le plus heureux des hommes !

En ce moment un soldat tout poudreux, couvert de sueur, entra rapidement chez le général et lui remit une dépêche.

M. de Montcalm y jeta les yeux ; son visage devint sérieux.

— Voici le moment décisif, dit-il enfin. Les Anglais sont à trois lieues de Québec avec une flotte puissante portant une nombreuse armée commandée par le général Wolf... Père André, père André, priez bien pour nous ! Dans quelques jours, le sort de la colonie sera décidé.

— Ah ! général, vous serez vainqueur, comme à William-Henry, comme à Carillon !...

— Dieu le veuille... Je crois, en vérité, que mes mesures sont bien prises... Voici trois jours que je passe sans sommeil, sans repos, sans nourriture... Mais, à moins d'une trahison, je répons que les Anglais ne pourront s'emparer de la ville. J'ai rendu Québec imprenable.

M. de Montcalm fit appeler immédiatement les principaux officiers de l'armée pour leur communiquer l'importante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Au moment où Jean d'Arramonde et Saint-Preux se retiraient, le marquis de Montcalm leur dit :

— Au revoir, messieurs ! veuillez vous tenir à ma disposition. J'espère que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

V

UN RENARD PRIS AU PIÈGE.

Le soir de ce même jour, dès que le soleil fut couché, David Kerulaz, fidèle à sa promesse, vint chercher l'intendant Varin pour le mener à la grotte du Trappeur.

Le Chasseur de bisons ne put réprimer un sourire lorsqu'il ferma la portière de la berline sur l'intendant, et, par un singulier phénomène, le même sourire malicieux vint se refléter sur la figure de M. Varin au moment où il s'étendit dans le fond de la voiture.

La berline roula encore pendant deux heures dans l'épaisse obscurité de la nuit.

Enfin elle s'arrêta comme la veille sur la crête d'une falaise élevée.

David Kerulaz vint ouvrir la portière et l'intendant mit pied à terre suivi de ses deux fidèles valets.

Ils s'avancèrent de nouveau dans la lande déserte.

Le Chasseur de bisons fit alors remarquer à l'intendant une lueur rouge qui donnait des reflets de braise ardente à quelques rochers disséminés dans la plaine.

— Par mon patron ! nous aurait-on précédés à la grotte ? s'écria David en s'arrêtant tout à coup.

La physionomie de Varin prit une impression un peu inquiète ; son œil vif et perçant s'attacha sur le visage du chasseur canadien.

— Marchons toujours, dit-il, nous sommes en nombre.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où brillait une lumière rouge.

Un grand feu était allumé juste près de l'entrée de la grotte, entre les rochers couverts de mousse qui en défendaient l'accès.

Trois hommes étaient assis autour de ce feu.

En même temps, quelques bèlelements plaintifs parvinrent à l'oreille de David et de ses compagnons.

— J'y suis, monsieur l'intendant ! dit le chasseur comme s'il eût eu une inspiration soudaine. Les hommes que nous voyons devant nous sont de pauvres diables de pâtres qui emmènent leurs troupeaux loin de Québec ; ils ont entendu dire que les Anglais étaient proches et ils veulent mettre leurs chèvres en sûreté. Ils vont sans doute se reposer ici une partie de la nuit... Mon Dieu ! poursuivit-il en se grattant l'oreille, je vous proposerais bien de descendre le long de la falaise et d'aller gagner l'autre entrée de la grotte, mais, vrai ; par cette nuit noire, cela ne serait peut-être pas prudent et nous risquerions fort de nous rompre les os.

— Eh bien ! mon brave David, dit l'intendant avec un soupir de résignation, remettons l'affaire à demain.

Lorsqu'il fut remonté dans la berline, l'intendant Varin se rejeta en arrière en riant aux éclats et en frottant ses grosses mains rouges l'une contre l'autre :

— Ah ! le rusé compère ! s'écria-t-il ; je gage qu'il avait aposté ces gens à dessein pour m'empêcher d'entrer dans la grotte... Ah ! David Kerulaz, reprit-il avec une sourde expression de colère, c'est ainsi que tu exécutes nos conventions !... Qui aurait cru cela ? Un homme qui semblait si simple, si naïvement

honnête ! Fiez-vous donc aux apparences... Heureusement, j'ai pris mes précautions. Ah ! ah ! ah !

Et il se mit à rire de plus belle.

De son côté, David Kerulaz n'était pas tranquille.

Tout en dirigeant la course rapide du vigoureux attelage que lui avait prêté le père Dervieux, il murmurait :

— Cet intendant a trop bien pris la chose pour qu'il n'y ait pas quelque anguille sous roche... Je m'attendais à de la colère, à de violent reproches... il a singulièrement dissimulé son désappointement... Il doit ruminer quelque dessein de sa façon... il faudra que je le surveille.

Lorsqu'ils furent arrivés à Québec, devant la maison de M. Varin, David, en ouvrant la portière, demanda s'il désirait recommencer l'expédition le lendemain.

— Eh ! malheureusement, cela est impossible, répondit Varin en se fourrant précipitamment une prise de tabac dans le nez, tout à fait impossible, mon brave David !... J'ai demain soir une conférence chez M. Bigot. Les affaires vont mal, très-mal... on se plaint que nous laissons le soldat manquer de tout, comme si nous pouvions inventer ce qui n'existe pas !... Je te ferai dire demain le jour où je pourrai aller là-bas... Où te trouverais-je si j'avais besoin de toi ?

— Dans la journée, à la ferme Dervieux, à Sillery, ce soir, à « l'auberge de France, » sur le quai...

— C'est bien, cela suffit ; au revoir, David !

— Votre serviteur, monsieur l'intendant !

Lorsque le bruit de la voiture conduite par le chasseur canadien se fut éteint dans la ville silencieuse, M. Varin s'adressa à ses deux valets :

— Demain, dit-il, au lever du jour, il faudra que mon carrosse soit attelé. Vous, Pierre, vous irez réveiller M. Godard, mon premier commis, vous lui direz de prendre de grand sacs de forte toile ; il y a un forgeron près d'ici, vous lui emprunterez en même temps deux pinces solides, des bèches, des pelles, etc. Ah ! vous irez aussi prévenir Sarrol ; il nous accompagnera.

Après avoir donné ces ordres, M. Varin remonta chez lui et se mit au lit.

Il dormit mal cette nuit-là. Malgré lui, il était inquiet, tourmenté.

— Cet homme se joue de moi, pensait-il ; si je l'écoutais, demain ce serait un autre prétexte qui m'empêcherait de mettre la main sur le trésor... Pourvu qu'il ne l'enlève pas cette nuit?... A quoi bon ? S'il avait envie de cet or, n'aurait-il pas dès longtemps pu s'en rendre maître... Non, non, le trésor est toujours dans la grotte et je le trouverai demain matin... Seulement, ce maraud est bien aise de s'amuser de moi comme on s'amuse d'un chien auquel on jette et retire un os jusqu'à ce qu'enfin on le lui abandonne. — C'est l'âme damnée de Montcalm, j'aurais dû m'en défier... Si demain, en arrivant là-bas, je ne trouvais plus...

Cette idée fut si poignante que l'intendant se souleva dans son lit pâle et suffoqué ; il sentit une sueur froide perler à ses tempes.

— Je suis fou, pensa-t-il encore, fou à lier !... Je me fais peur à moi-même comme un enfant poltron... Je devrais au contraire me féliciter de ce contre-temps, puisque maintenant la grotte m'appartient, elle est à moi, je n'ai plus besoin de me mettre sous la conduite de ce David... Je pourrai y puiser librement, tout à mon aise... De l'or, de l'or ! oh ! comme j'aurai de l'or ! !

Il commençait à s'endormir ; avant de fermer tout à fait les yeux, il murmura -

— N'importe, j'ai été un sot de rendre à la caisse les dix huit mille livres.

Les ordres de Varin furent fidèlement exécutés. Le lendemain matin, dès le lever du jour, il trouva son carrosse attelé. Le commis Godard, son complice et son confident, l'attendait, le chapeau à la main, ainsi que Sarrol, l'agent aux vivres.

— Il n'a pas plu cette nuit, n'est-ce pas ? demanda Varin.

— Non, monsieur l'intendant, répondit respectueusement Godard.

— Bien.

Varin se dirigea vers un encolle en grillage situé dans un coin de la cour et où jappaient plusieurs beaux chiens de chasse.

— Brifaut ! cria l'intendant en ouvrant la porte du chenil

Un bel épagueul vint bondir autour de lui en poussant de joyeux aboiements.

M. Varin monta dans son carrosse avec Godard et Sarrol. Après avoir placé les outils qu'ils s'étaient procurés dans le coffre de la voiture, les deux valets grimperent sur le large siège.

Brifaut courait devant le carrosse. Le nez à terre, agitant le panache de sa queue ondoyante, il semblait suivre une piste avec ardeur.

L'intendant avait mis la tête à la portière et considérait attentivement le manège de l'intelligent animal.

— Cherche, Brifaut, cherche ! criait-il de temps en temps de sa voix aiguë.

Le carrosse sortit bientôt de Québec.

— Allons, cela va bien ! dit l'intendant en se frottant les mains avec le geste qui lui était habituel.

Et comme Godard et Sarrol regardaient d'un air de profond étonnement les singulières allures de leur chef, Varin, baissant la voix, leur raconta ce qui lui était advenu deux jours auparavant et leur révéla le secret de David ; mais, passant sous silence ce qui avait trait à Pierre Kerulaz et au papier qu'il avait signé, il leur dit que le Chasseur de bisons lui avait livré son secret en reconnaissance d'un important service dont il lui avait obligation.

— Seulement, poursuivit l'intendant après avoir terminé le récit de sa seconde expédition, vous comprenez qu'on est bien aise de faire ses affaires soi-même. Ce David est un homme qui peut être dangereux ; il est fort comme un lion, et s'il avait regretté tout d'un coup le cadeau qu'il me faisait, je n'aurais pas pu le lui arracher de vive force. Voici donc ce que j'ai imaginé ; vous allez voir que c'est assez ingénieux. J'avais emporté hier soir un sac rempli de plumes de perdrix, et à mesure que la berline courait dans la nuit noire, je laissais glisser le contenu du sac à travers les planches disjointes de la voiture. Je comptais sur Brifaut pour retrouver le chemin que ce David me cachait si soigneusement.

Et ayant vivement passé la tête par la portière :

— Je ne me trompais pas... Voyez comme il suit bien la piste, le brave animal !... Cherche, Brifaut, cherche, mon ami ! Remarquez-vous comme nous avons fait des tours et des détours depuis que nous avons quitté Québec ?... Mais Brifaut débrouille tout cela en brave chien qu'il est... Dans une heure, nous serons à la grotte... Ah ! maître David, murmura-t-il entre ses dents, vous vouliez vous jouer de moi, mais vous avez affaires à forte partie !

Godard et Sarrol se récrièrent sur l'admirable idée due à l'esprit inventif de leur chef... Varin recevait leurs éloges avec un air d'orgueilleuse satisfaction.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

— Monsieur l'intendant, vint dire le cocher en ouvrant la portière, le chien est parti à travers la lande. Je ne puis plus le suivre.

— Nous sommes arrivés ! s'écria Varin.

Et il s'empressa de descendre.

Suivi de tout son monde, il entra dans la plaine déserte.

— Brifaut ! cria-t-il.

Un aboiement joyeux lui répondit à quelque distance ; Varin marcha d'un pas ferme dans cette direction. Il arriva ainsi aux rochers disposés en forme de cercle qui marquaient l'entrée de la grotte.

Les cinq hommes entrèrent dans les broussailles et pénétrèrent dans le large souterrain.

La lueur du jour filtrant à travers l'issue placée près du bord du fleuve guidait seule leur marche.

— Entrons ici, dit Varin en montrant l'excavation où David l'avait introduit deux jours auparavant.

Godard, Sarrol et les deux valets qui portaient les outils le suivirent : on alluma une grosse lanterne.

L'intendant se pencha et examina soigneusement les quartiers de roche qui recouvraient le trésor. Aucun indice ne révélait qu'on les eût déplacés récemment.

— Ici, dit Varin en frappant du pied un des rochers, il y a un sac de lingots. Tenez, voyez-vous sous cette roche le bout de la pince brisée ? Celles que nous apportons sont solides... elles pourraient soulever la falaise. Allons ! à l'ouvrage ! Voici pour vous donner du cœur.

Il mit une poignée de louis dans la main de ses valets.

— Quant à vous, dit-il à Godard et à Sarrol, je vous promets une bonne part sur la prise.

Les deux pinces furent glissées sous le rocher ; on fit un vigoureux effort et, cette large pierre ayant été déplacée, on mit à jour un grand sac de toile grise où les lingots accumulés faisaient de grosses bosses rondes. Ainsi que Varin avait pu le constater deux jours auparavant, le sac était éventré près de l'ouverture ; on y voyait scintiller l'éclat de l'or.

Varin se jeta à terre avec un empressement cupide ; il plongea sa main avide dans le sac...

Mais en même temps une sourde exclamation de rages échappa de ses lèvres.

Il se releva d'un bond, tout pâle ; ses jambes tremblaient sous lui ; Godard et Sarrol durent le soutenir pour l'empêcher de tomber.

Puis un flot de sang monta à son visage horriblement contracté, ses dents claquèrent ; il était hideux. Il porta les deux mains à son cou, arracha sa cravate de dentelle qui semblait l'étouffer, et murmura d'une voix étranglée :

— Volé ! je suis volé, volé, entendez-vous ?... Le misérable !... Des cailloux recouverts d'un peu d'or, voilà les lingots !... S'il était là, oui, s'il était là, vous m'aideriez à me venger, n'est-ce pas ?... Oui, me venger... il le faut... d'une manière terrible ! Oh ! j'étouffe !...

Les deux commis l'assirent sur un des rochers de la grotte et le regardèrent d'un air consterné. Les valets, qui avaient reçu d'avance leur part de prise, échangeaient des regards sournois et moqueurs.

— Mais, monsieur l'intendant, insinua Godard à demi-voix, si l'on soulevait les autres rochers, on trouverait peut-être...

— Je vous dis que je suis volé, volé par un misérable qui s'est joué de moi ! fit l'intendant en se redressant pourpre de colère.

Sortons d'ici... vite, vite !... Je veux aller à Québec ; vous m'aidez, n'est-ce pas ? à le trouver, à le punir... Oh ! je voudrais l'étrangler de mes mains...

Laisant leur chef exhaler sa rage impuissante, les agents aux vivres firent un signe aux deux valets et, saisissant de nouveau les pinces, ils retournèrent les autres rochers.

Mais ils n'y trouvèrent même pas une apparence de lingots, comme sous la première roche.

Selon son expression, l'intendant Varin était bel et bien volé.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

VIII

— Parfaitement ; c'est Legal qui a sur votre maison une hypothèque de huit mille francs, et il me disait hier encore qu'on lui doit deux semestres.

— Il ne tient pas ses engagements !... murmura-t-elle avec un gémissement involontaire.

Elle était si pâle, que M. Bausset, craignant qu'elle ne s'évanouît, ouvrit la fenêtre.

— Veux-tu un verre d'eau, mon enfant ? Appellerai-je Catherine

Elle fit signe que non, et passa à plusieurs reprises son mouchoir sur son front imbibé de sueur.

— Pardonnez-moi, mon oncle, dit-elle doucement, mais vous m'avez fait bien du mal, sans le vouloir !...

— Obtiens de ton père qu'il fasse des réformes, qu'il renonce à ces soupers qui le ruinent.

Elle secoua la tête.

— La distraction lui est nécessaire. Pauvre père !... s'il est faible, il est si bon ! Je ne pourrais l'affliger... mais j'aviserais, dit-elle d'une voix plus ferme. Et maintenant, mon oncle, écoutez-moi. Puisque vous ne voulez pas arracher Andrée à cette vie de travail et surtout de dépendance, si dure pour une femme, quoi que vous en disiez, nous la recevrons, nous... nous nous imposerons des sacrifices pour lui offrir un asile jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un emploi. Mais ne voulez-vous pas vous unir, si peu que ce soit, à cette œuvre de pitié ?

— Si je satisfaisais à toutes les demandes qu'on m'adresse, répliqua-t-il froidement, ma fortune n'y suffirait pas. J'ai relevé l'autre jour le chiffre de ces demandes pour l'année dernière ; — églises en reconstructions, écoles, hôpitaux, aumônes particulières, etc., etc. ; tout cela atteignait un total de cinquante mille francs !

— Mais est-ce une raison, parce qu'on ne peut donner par tout, pour ne rien donner du tout ? Et enfin, tous ceux qui vous implorent ne sont pas vos parents ! s'écria Gabrielle, presque avec désespoir.

Il ne répondit rien, et elle se leva.

— Adieu, dit-elle d'une voix où perçait une généreuse indignation. Veuillez me pardonner d'avoir été impatiente, et vous rappeler que si j'ai insisté d'une manière aussi désagréable, ce n'était pas pour moi. Je préférerais mendier plutôt que de vous demander un secours !

Elle baissa son voile et se dirigea vers la porte.

— Gabrielle ! dit-il.

Elle se retourna.

— Attends...je veux faire quelque chose...à cause de toi, qui es fière, ce qui ne me déplaît pas...Mais bah !...le monde et les années te changeront, et tu deviendras comme les autres... Prends ceci.

Il lui tendit un billet de cinquante francs.

— Merci, mon oncle, dit-elle, fixant sur lui son beau regard soudain adouci, cela paiera son voyage à Marsey, si elle veut y venir.

— Une folie ! répondit-il froidement. Elle trouvera plus de places à Paris qu'ici !

— Mais ici, elle se retrempera du moins dans un milieu aimant avant de reprendre son dur fardeau, dit vivement la jeune fille.

M. Bausset fit entendre un petit rire sec, et reprit son livre.

Quand la porte de la rue se referma sur Gabrielle, il tressaillit au bruit, car il était fort nerveux, et murmura :

— Qui m'eût dit ce matin que je me laisserais aller à donner cinquante francs pour une aventurière !...

Un instant après, il était de nouveau absorbé dans le pathétique récit du suicide de son héroïne.

IX

Ce matin-là, selon la coutume, la salle à manger des Kersall servait de lieu de réunion à la famille entière.

Les enfants étudiaient ou jouaient silencieusement, selon leur âge, les deux grands-pères faisaient leur partie d'échecs, madame du Quesnay tricotaït, car elle s'était chargée de confectionner tous les bas de la maison, et, malgré le mouvement rapide de ses aiguilles, la besogne ne chômait guère. Madame de Kersall, enfin, cousait près de la fenêtre ouverte, et Olivier, qui fumait dans le jardin, passait et repassait devant elle, s'arrêtant de temps à autre pour lui adresser une question, lui faire part d'une remarque, ou se contentant de lui sourire d'un air parfaitement satisfait qui avait bien son éloquence.

Lors que la porte de chêne noir s'ouvrant tout à coup, la gracieuse figure de Gabrielle apparut sur le seuil, une exclamation de plaisir s'échappa de toutes les bouches. Les vieillards lui firent, sans se déranger, un signe de tête amical, les enfants lui sautèrent au cou, et Olivier, se rapprochant de la fenêtre, lui tendit sa large main.

Pendant qu'elle répondait à madame de Quesnay, dont elle était la favorite, et rendait aux enfants leurs caresses, Léonie la regardait attentivement. L'œil clairvoyant d'une amie devait, en effet, la trouver différente d'elle-même ; ses joues étaient plus pâles qu'à l'ordinaire, l'éclat humide de ses yeux laissait des larmes récentes, son sourire était contraint, sa voix altérée.

La jeune femme attribua tout d'abord cette émotion à des soucis de ménage, et se joignit à sa famille pour essayer de la distraire. Mais aux regards à la fois inquiets et incertains que Gabrielle attachait sur les siens, elle comprit bientôt que le malaise évident de la jeune fille provenait d'un motif sérieux.

— Voulez-vous faire un tour de jardin ? dit-elle. Le petit prunier de la terrasse fournira bien une assiette de seines-claude ; nous allons prendre un panier en passant, et vous les apporterez au colonel avec leur joli duvet blanchâtre.

— Nous aussi, nous voulons aller au jardin ! s'écrièrent les petites filles, s'élançant vers leur mère, tandis que Léonie, sans rien dire, adressait à celle-ci un regard suppliant.

— Non, mes chéris, dit-elle avec douceur. Louise et Marie

vont travailler à leur tapisserie près de leur bonne maman, voici onze heures qui sonnent, et la récréation est finie. J'espère bien voir les pelotes terminées aujourd'hui... Quand à mon fils, il sait qu'on s'amuse beaucoup mieux quand on a révisé ses leçons, et à mon retour, je suis sûre qu'il me dira la même chose sans fautes.

Elle embrassa tendrement les enfants, prit un chapeau de paille dans le vestibule, et ouvrit la porte du jardin.

— Passez, ma chère, dit-elle, indiquant du geste à la jeune fille une large allée bordée de magnifiques tilleuls, dont le feuillage épais n'avait subi aucune mutilation.

— A la bonne heure ! s'écria M. de Kersall, accourant au-devant d'elles, on vient me tenir compagnie !... Mais vous n'avez pas votre air ordinaire, mademoiselle Gabrielle ; qu'est-il donc arrivé ?

— Je voulais réclamer de vous un conseil, dit la jeune fille d'une voix tremblante. Je me suis d'abord demandé si j'ai le droit de révéler les affaires de... mon père ; mais j'ai besoin d'avis, même pour lui être utile, et je sais combien vous êtes sûr et éclairé.

— Je suis à votre disposition, dit Olivier d'un air d'intérêt cordial.

Léonie prit le bras de son amie et lui fit un signe d'affectueux encouragement.

Celle-ci rougissait et pâlisait tour à tour ; enfin, elle prit la parole, encore hésitante.

— Je viens d'apprendre que notre maison est hypothéquée, dit-elle presque bas.

Elle regardait alternativement ses amis avec inquiétude, mais leurs visages n'exprimèrent point la surprise qu'elle s'attendait à y lire.

— Je le savais, dit M. de Kersall, inclinant la tête en signe d'affirmation. C'est fâcheux pour vous...

— Moi, je ne le savais pas, interrompit Gabrielle, mais ce qui m'a tant affligée, ce n'est pas une pensée personnelle et égoïste... oh ! non !... Mon père... doit une année d'intérêts...

— Et vous vous adressez à nous, comme une véritable amie que vous êtes ! s'écria avec chaleur M. de Kersall. Ne vous préoccupez donc plus de cette affaire, je m'en charge ; j'arrangerai cela avec le patron d'Armand, qui est le notaire de votre père.

Gabrielle rougit profondément.

— Oh ! vous vous méprenez ! dit-elle vivement. Je ne viens pas vous demander d'argent ; s'il plaît à Dieu, je n'en demanderai jamais à personne. Je sais combien vous êtes bon, et la certitude que vous m'obligerez si j'en avais besoin m'est douce, croyez-le ; mais je venais seulement vous consulter.

— Je suis à vos ordres ; seulement, laissez-moi vous répéter, et du fond du cœur, que notre bourse vous est ouverte ; n'est-ce pas, Léonie ?

Pour toute réponse, madame de Kersall embrassa la jeune fille, et celle-ci fondit en larmes. Après avoir pour ainsi dire touché au doigt l'insensibilité de son oncle, cette généreuse sympathie était si douce !

Cependant, cet accès d'émotion fut de courte durée, et elle reprit avec fermeté :

— Je suis majeure ; il m'est donc permis, n'est-ce pas, de disposer de la somme que m'a léguée ma tante ?

— Légalement, oui. Votre père vous a-t-il laissé la libre possession de la rente et du titre ?

— Oui : jusqu'ici j'ai employé l'intérêt à ma guise, sans qu'il demandât de comptes ; le capital, représenté par des obligations de chemin de fer au porteur, est aussi tout entier entre mes mains.

— Eh ! bien, dit M. de Kersall, laissez-moi payer le créancier de votre père ; il ne faut pas aliéner votre fonds. Si vous répugnez à m'avoir même cette légère obligation, vous me rembourserez peu à peu sur votre rente, à raison, par exemple, de cinquante francs par an. Voyons, ajouta-t-il vivement, s'apercevant qu'elle allait refuser, nous noircirons du papier timbré, et vous me signerez un reçu en bonne forme, si cela peut satisfaire votre délicatesse de sensitive.

Gabrielle secoua la tête, et, les yeux pleins de reconnaissance, répondit :

— Non, encore une fois, vous ne m'avez pas comprise. Les intérêts de cette hypothèque chargent péniblement le budget de mon père ; il faut la purger... C'est le terme consacré, je crois, ajouta-t-elle avec un sourire. Si je ne me trompe, il s'agit de huit mille francs. J'espère que le créancier acceptera un remboursement immédiat ; voulez-vous vous charger de négocier cette affaire, et le plus tôt possible ?

M. de Kersall réfléchit un instant.

— Certes, dit-il, je ne verrais pas d'inconvénient à dégrever un bien qui doit vous revenir ; d'autant que Legal fait du tapage, et a déjà occasionné plus d'un ennui au colonel. Mais il ne vous restera rien... Pardonnez-moi de vous parler avec franchise : votre père compensera-t-il pour vous ce sacrifice ? Vos dépenses personnelles, votre toilette...

Léonie pressa la main de la jeune fille.

— Je crois que je sais comment vous employiez ces « fonds secrets, » murmura-t-elle ; ils comblaient certains vides, n'est-ce pas ?...

— Oui, dit résolument la jeune fille, et j'y suppléerai ; je ne sais pas encore comment, mais Dieu m'inspirera. Je veux voir heureuse la vieillesse de mon père... Seulement, ne lui parlons pas de tout ceci avant que ce M. Legal ait accepté la transaction ;... je crains d'avoir tort en agissant à son insu, même pour lui, mon excuse est que, s'il le savait, il n'autoriserait jamais ce qu'il appellerait un sacrifice de ma part. Cher père ! il me déguisait ses embarras afin que je puisse jouir en paix de cette petite rente !

M. de Kersall se détourna pour cacher un sourire involontaire.

— Et vous ne le direz à personne ? reprit la jeune fille. Je ne veux pas que d'autres que vous soupçonnent nos embarras. Vous me le promettez ?

— Je vous le promets sérieusement.

— Allons, dit Léonie, entraînant la jeune fille vers la terrasse, se dirigeant vers un petit prunier en espalier, c'est entendu, tout cela sera arrangé comme vous le désirez, et sans doute promptement. Mais voici bientôt l'heure du dîner, choisissez vous-même les prunes les plus mûres et posez-les sur des feuilles bien fraîches, pendant que je vais chercher un pâté de jambon, fait à l'intention du colonel. Je sais qu'il apprécie mes talents, et j'en suis fière. Quelques instants après, Gabrielle, un peu rassérénée, s'en allait légèrement par la petite porte du jardin, portant avec soin les prunes veloutées et le petit pâté à la croûte d'or.

Madame de Kersall prit le bras de son mari et revint lentement vers la maison.

— Hein ! que dis-tu de cet aveuglement ? s'écria Olivier, aussitôt que les pas de la jeune fille se furent éloignés de l'autre côté du mur. Le colonel refuser un sacrifice et s'occuper du bien-être d'autrui ! C'est trop fort !

— Ils sont plus gênés qu'on ne le croit, murmura Léonie,

préoccupée. Il faudra que je trouve le moyen de les aider un peu sans donner l'éveil à la fierté ombrageuse de ma pauvre Gabrielle.

— Si Varey l'épousait ! dit Olivier se caressant la barbe d'un air réfléchi.

— Oh ! mademoiselle de la Morlière, qui est entrée for avant dans la confiance de ton ami, assure qu'il n'y pense pas, et qu'il ne rêve qu'une dot. Il ne faut pas se dissimuler qu'avec ses idées et ses habitudes, ce jeune homme ferait preuve d'un certain courage en épousant une femme pauvre... Pourtant, ce serait le bonheur ; Gabrielle est à elle seule un trésor.

— Oui, mais il y a aussi son père, qu'il faudrait aider sans cesse ! Et décidément, vois-tu, notre sexe est égoïste ! dit Olivier, d'un air de désespoir comique.

— Tu formerais en tous cas une éclatante exception, répliqua sa femme en riant.

— Moi ? pas du tout ! J'étais comme les autres avant le moment où tu m'as transformé, dit-il avec une tendresse sérieuse et une émotion soudaine.

Ils rentraient en ce moment dans la salle à manger, et le père d'Olivier se pencha en souriant vers madame de Quesnay.

— C'est bon de revivre en de pareils enfants, n'est-ce pas ? Rien ne trouble jamais l'union qui règne entre eux.

— C'est, répondit-elle tout bas, qu'ils aiment en Dieu, sérieusement, purement, chrétiennement.

Et, tendant la main à son gendre, elle regarda sa fille avec un air de tendresse indicible.

X

Quelques jours après, Robert entra dans la journée chez mademoiselle de la Morlière, l'esprit original et l'aimable vivacité de la vieille fille lui plaisaient singulièrement, et il passait rarement une journée sans venir, en commençant ou en terminant sa promenade, causer quelques instants avec elle.

Gabrielle s'y trouvait souvent : le colonel avait des habitudes peu sédentaires ; il partageait ses journées entre la promenade et le café, et sa fille, se trouvant ainsi parfaitement libre, apportait son ouvrage chez Léonie, ou plus souvent encore dans la petite boutique, où, avec son obligeance accoutumée, elle se plaisait à remplacer sa vieille amie auprès de ses clients.

Ce jour-là, justement, elle était assise derrière le comptoir, et brodait un carré de mousseline.

Robert prit un fauteuil, et Gabrielle leva aussitôt les yeux sur lui.

— Ma cousine Andrée arrive dans quinze jours, dit-elle.

Il y avait dans sa voix, d'ordinaire si calme et si ferme, une vague hésitation.

— Avez-vous obtenu quelque chose de votre oncle ? demanda Robert, dont la physionomie resta parfaitement indifférente.

— Seulement la somme nécessaire à son voyage... Nous la garderons du moins quelque temps, il n'est que trop juste qu'elle le trouve dans sa famille l'appui que lui ont offert des étrangers. J'ai hâte de la voir, reprit-elle de la même voix hésitante ?

— Et pourquoi ne vient-elle pas immédiatement ?

— Elle a en vue, me dit-elle, une grande partie de campagne, une excursion au château de Pierrefonds, qui doit durer trois jours.

Mademoiselle Julie toussa légèrement.

— Elle me semble prendre sa position beaucoup moins à cœur que vous ne le faites vous-même, ma chère, dit-elle. Vous pouvez tout aussi bien avouer que sa lettre vous a déçue.

— Oh ! non ! répliqua vivement Gabrielle. Seulement, je me la figurais très triste, très désolée, et le ton enjoué de cette lettre a renversé mes idées. Je l'en admire davantage, il faut qu'elle ait de bien heureuses dispositions pour que sa gaieté ait résisté à tant d'épreuves.

— Oh ! dit mademoiselle de la Morlière en haussant les épaules, vous jugez toujours avec une bienveillance !... Voyons, monsieur, quelle est votre opinion à ce sujet.

— Je vous répète, répondit Robert en souriant, que je n'ai vu mademoiselle Andrée qu'une seule fois. Elle a beaucoup d'entrain, en effet ; mais je crois que cette disposition à prendre le bon côté des choses et à se distraire volontiers de ses soucis cache une certaine amertume, et même de l'ambition.

— C'est cela ! dit mademoiselle Julie, c'est l'idée que je m'en fais, elle doit être intrigante, et elle ne vient pas ici sans motifs... Heureusement, ajouta-t-elle entre ses dents, elle échouera contre un vieux cœur de rocher... Ce sera la première fois que l'insensibilité de certain avaro de ma connaissance aura servi à quelque chose de bon...

Gabrielle n'entendit point ce monologue. Elle posa son ouvrage sur le comptoir et éloigna un peu sa chaise, pour mieux juger de l'effet.

— Je ne suis pas très contente de ce dessein, dit-elle enfin, s'adressant à Julie. J'ai eu beaucoup de peine à l'ajuster aux dimensions de ma mousseline ; les journaux de modes ne donnent jamais de bonnets poitevins, ajouta-t-elle en riant, et la broderie étant maintenant abandonnée comme une chose antédiluvienne, ce qui est bien dommage, par parenthèse, je ne sais plus guère où prendre des idées.

Robert s'empara du morceau de mousseline, fixé sur un dessin en papier, et l'examina pendant quelques instants.

— Ces feuilles ne sont pas très bien posées, dit-il ; ce coin est un peu maigre, cette fleur trop raide.

— Oui, je le vois bien, répondit Gabrielle d'un ton découragé ; mais je ne sais pas dessiner.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis à contribution mon humble talent ?

— Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas, Gabrielle ? dit vivement mademoiselle Julie. Vous avez à peine commencé ce fond ; M. Robert va vous l'arranger.

— Très volontiers ; donnez-moi un crayon. Seulement, vous me direz si mon dessin est pratique, car je ne me suis jamais occupé de broderie, dit-il gaiement. Je suppose que c'est pour Marianne que nous allons travailler ?

Gabrielle, qui parut soudain très occupée à chercher un crayon, ne répondit rien.

Quelques instants après, un large bouquet s'épanouissait sur le papier vert-clair ; c'était une touffe de pâquerettes, encadrées dans un feuillage léger.

— Bravo ! s'écria mademoiselle de la Morlière ; c'est charmant et original. Maintenant, Gabrielle va vous donner la dimension de la passe, et vous allez, s'il vous plaît, assortir une guirlande à ce fond.

— Mais c'est abuser de la complaisance de M. Varcy, dit Gabrielle, hésitant.

— Pas du tout ! Mon succès en ce genre, tout nouveau pour moi, je l'avoue, m'encourage véritablement. Et... tenez, les idées me viennent en foule ; c'est dommage que vous n'ayez pas d'autres têtes à coiffer, j'ai un projet de fuschias qui seraient du meilleur effet.

— Faites toujours, dit Julie, cela peut servir, à Gabrielle ou à d'autres. Allons, pendant que vous êtes en verve !... Gabrielle, ma chère, donnez d'autre papier à M. Varcy.

Après les fuschias, ce furent des blouets et des boutons de rose, et bientôt Robert eut ébauché une demi douzaine de bonnets qu'il mit dans sa poche pour les modifier selon les instructions de Gabrielle, et les adapter aux difficultés de la broderie.

La jeune fille voulut le remercier.

— Non pas, dit-il en souriant ; c'est moi qui suis heureux d'avoir pu être bon à quelque chose. Je ne sais si ce sont vos théories et celles d'Olivier qui fermentent peu à peu dans mon cerveau, mais j'ai parfois quelque honte d'être si parfaitement inutile ici-bas...

— Prenez garde ! dit gaiement mademoiselle de la Morlière. Si je vous prenais au sérieux !...

— Prenez-moi au sérieux, de grâce. En quoi puis-je vous servir ?

— Oh ! il n'est pas question de moi ! Mais j'ai vu aujourd'hui notre maire ! il cherche des recrues, et si je lui dis un mot, il vous enrôlera certainement sous sa bannière.

— Quo voulez-vous dire ?

— M. de Kersall fonde en ce moment à Marsay une société de secours mutuels pour les ouvriers, qui sont assez nombreux, grâce à la manufacture de draps... Il désire, je le sais, le concours d'hommes dévoués, et s'il n'a pas pensé à vous, c'est que...

— Quoi donc ? J'ai entendu Olivier parler de cette fondation, mais il ne m'a fait aucune ouverture.

— Mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire, vous passez parmi nous pour être fort indifférent en matière de religion. Or, cette société, qu'on veut doter de principes vitaux et durables, sera établie sur des bases profondément religieuses. Il y aura des réunions présidées par notre curé.

— Mais j'aime beaucoup votre curé !

— Des sermons, des fêtes d'église...

Robert fit une légère grimace.

— Et ne peut-on participer à cette œuvre éminemment utile, je le reconnais, sans en passer par des obligations de ce genre ? demanda-t-il.

— Non répondit tranquillement mademoiselle Julie. Le but de l'œuvre est non-seulement de fonder une caisse de secours, mais de moraliser et d'instruire les ouvriers, et de les mettre en contact avec des hommes capables de les éclairer sur certaines questions sociales, aussi bien que de les aider à acquérir des connaissances pratiques, utiles à leur état. L'esprit religieux, soutien indispensable de la morale, doit naturellement présider à une telle association, et l'exemple jouera un grand rôle auprès de ces gens simples, mais logiques. Il faudrait donc, de toute nécessité, assister aux sermons et aux fêtes d'église, sans parler des réunions du soir et du dimanche dans le local affecté à cette destination.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: “ Feuilleton Illustré, Boite 1986 B. P.”

MORNEAU & C^{ie}, Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL